

PIERRE KRAMER

L'OMBRE NOIRE

Qui veut la peau du procureur ?

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042533359

Dépôt légal : septembre 2026

À une femme oiseau.

« Je commençais un peu à lire les journaux et j'étais stupéfié, moi le journaliste qui n'aurait pas dû l'être, par cette prodigieuse capacité du monde contemporain à bavarder de l'explication et du commentaire à propos de tout et de n'importe quoi. Le brouhaha autour des frères K, c'était l'épidémie Dostoïevski : tout le monde se prenait pour le romancier épileptique, tout le monde voulait comprendre et conter la geste des possédés. »

Philippe Lançon, *Le Lambeau*

Prologue

L'ombre noire des sapins rendait la nuit sans lune encore plus sombre. Des aboiements se rapprochent. Il trébuche sur une racine. La pente devient plus raide. Il avance à tâtons, courbé, les bras tendus en avant. Sur la droite, une lueur. Les phares d'une voiture ? La route du col ne devrait plus être loin.

Où pouvait se trouver Clem ? Enroulée nue dans sa couette, bien au chaud dans son refuge ? Il s'était souvent dit que c'est à elle qu'il penserait au moment de finir. Il se voyait en train de fuir, comme un avatar dans un jeu vidéo. Mais qu'est-ce que ça pourrait bien lui foutre à elle qu'il crève dans ce bois ? Il revoyait son visage. Se souvenait de l'odeur de son sexe. Ils avaient baisé comme des oufs. C'était chaque fois comme si c'était la dernière. Lui disait qu'il n'avait pas peur de mourir. Mais juste là... Le paradis et ses quarante vierges pouvaient toujours attendre. Les barbus pipeautaient. Ils s'en marraient entre potes. On espère qu'elles ont des gros nibs, là-haut, les sœurs ! Ils les voyaient genre Lara Croft, œil de gazelle, taille étroite, cul rebondi...

Crever là ? Non. Il sentait son couteau dans la poche de son jogging. Il avait abandonné dans sa planque son blouson fétiche G Star. Un cadeau de Clem. Il était sorti pour fumer un joint. Trois jours qu'il n'avait pas mis les pieds dehors, à regarder des vidéos sur son téléphone. Il n'en pouvait plus. Quand il avait vu le fourgon blanc garé à l'angle de la rue, et un second arriver juste en face de l'épicerie, il avait compris. C'était pas pour le point de deal à Momo. Les flics l'avaient logé. Il avait dévalé l'escalier à toute berzingue, la capuche de son sweat rabattue, s'était engouffré dans le hall de la barre Picasso en face et était ressorti par les garages en sous-sol dans la rue de derrière. Ravi de baiser les keufs. Avait jeté son portable dans la poubelle d'un immeuble de la rue d'après, évité la station de métro et ses caméras de surveillance. Après avoir éjecté une meuf de sa caisse, il avait échoué dans les bois du col de la Luère, dans les monts du Lyonnais. Il connaissait le coin comme sa poche. Même, il y avait fait plusieurs colos l'été. Les monos l'appelaient l'Arabe aux yeux bleus. De Kabylie il était.

Ou plutôt son daron. Pas Arabe. Mais quand on s'appelle Aziz Larbi, ça change quoi ?

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. La veille, il avait croisé des promeneurs qui l'avaient regardé de travers. S'il était pris, il ferait semblant de se rendre. Et planterait le premier flic qui approcherait. Il faisait froid. Le manque de sommeil. Il n'arrêtait pas de repenser à Clem. Dans le métro, en bagnole, en scooter, en se branlant en taule... Une branche le griffe au coin de l'œil. « Arriver, arriver où ? Arriver avant vous. » Elle lui avait lu cette citation d'un mec. Il avait oublié le nom. Un feuj, un Italien, je crois, qui s'était suicidé. Quel con, ce mec ! Mais la formule lui était restée. Ah ! oui, c'était quand il était en taule à Villefranche... Les cours de français, pour la réinsertion, mon cul. Les autres détenus semblaient suspendus aux lèvres de la prof, mais en vrai, c'est ses seins qui se devinaient sous son top que les mecs calculaient. Il saute un fossé. Un espace découvert. Son cœur s'emballe. Ce battement sourd ? Un hélico ? Le faisceau d'un projecteur troue la nuit. Trop tard pour retourner en arrière. Non, il allait s'en sortir, la revoir...

I.

L'équipée sauvage

« Il y a une grande différence cependant entre recueillir toutes les informations et circonstances d'une affaire et en dire son avis ou juger cette affaire. »

Voltaire, *Instruction de Sa Majesté impériale Catherine II pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois*, 1771.

1

Vendredi 15 novembre 2013

Dès l'entrée, cette odeur de remugles d'eaux usées. L'attente. Les contrôles. La recherche de mon nom sur une liste. Le portique. La fouille. Mon téléphone à abandonner dans un casier à la consigne. Les regards soupçonneux. Des haleines anisées. Des grilles qui se referment sur vous en claquant. Je ne suis qu'une visiteuse, mais c'est comme si je devenais une détenue.

Je me sentais pourtant excitée et même fière d'intervenir en prison. J'ai mis des mocassins plats, un jean pas trop serré, un chemisier sage et ma veste marine. Pas de foulard. Mais je sens bien les regards me suivre. Du coup, je fais attention à ma manière de marcher. J'essaye de contrôler le balancement de mes hanches. Cela doit me donner une démarche un peu mécanique. Comme quelqu'un qui se sait filmé. Encore des grilles à passer. Le bruit métallique quand elles se referment derrière vous. L'air de country de Johnny Cash *San Quentin* me revient et trottait dans la tête. Arrivée au quartier de détention hommes. Il flotte dans l'air, dans ces couloirs gris aux rangées de portes de couleurs vives, un mélange de tension et de laisser-aller. Au premier étage, les portes de cellules sont ouvertes. Tout résonne, les pas, les appels... Je m'efforce de regarder droit devant moi. Des commentaires salaces fusent. *Eh, Madame, t'es bonne ? tu sucés ?* Le gardien qui m'accompagne reste indifférent aux interpellations. Il faut encore passer d'un bâtiment à un autre, suivre de nouveau des couloirs. Je n'ai pas peur mais j'appréhende le moment où je vais me retrouver seule en leur présence.

La salle de cours au rez-de-chaussée est peinte en bleu layette, sans doute un restant de peinture d'un chantier pour une école ou un hôpital. Ce matin-là, ils ne sont que trois présents. Tous très jeunes. Cheveux rasés sur les tempes, intonations de rappeur. De la marque de la tête aux pieds. Leurs noms figuraient sur la fiche qui m'avait été remise. J'hésite à faire l'appel. Ce serait un peu ridicule. Il y en a un qui tranche sur les autres. Grand, beau gosse, brun aux yeux bleus, pommettes

hautes, un nez d'aigle. Qui me dévisage avec insistance. J'avais longuement préparé ce que j'allais leur dire, mais son regard insistant me trouble.

— Bonjour. Je m'appelle Clémence. Je vous remercie d'être venus à cette séance de formation. Nous allons passer un peu moins d'une heure ensemble. Le but est de vous faire redécouvrir des textes et des auteurs dont vous avez sans doute déjà entendu le nom. Et on va voir ensemble que, bien que datant d'un siècle ou deux, ou plus, ces textes sont toujours d'une grande actualité. Aujourd'hui, on va commencer par une lecture. Je vous rassure : moins d'une page. Après vous me direz ce que vous en pensez.

Ne pas oublier de lever le nez du texte pour capter leur regard entre deux paragraphes. Garder leur attention. Trois paires d'yeux rivés sur moi me déshabillent. Je crois bien que je ne peux pas m'empêcher de rougir. C'est bête, mais je me trouble facilement. Il y a ce grand Noir dont j'évite de croiser le regard. Il semble fourrager dans son survêt. Il ne va quand même pas se branler pendant le cours ? Son voisin, le beau gosse, celui qui m'a fixée avec insistance dès mon entrée, file un brusque coup de coude dans les côtes de l'adepte des plaisirs solitaires qui cesse illico de s'astiquer. D'après mes fiches, celui qui a mis fin aux travaux manuels de son voisin s'appelle Aziz. Aziz Larbi. Comme pour tous mes « élèves », j'ignore les raisons de sa présence en prison. C'est la règle.

— Bien. Je commence, et après chacun de vous va lire un paragraphe, à son rythme.

J'ai apporté une page tirée de *Manon Lescaut*, au programme du bac de français cette année. L'explication sur le contexte, le peuplement du Québec avec des prostituées et des repris de justice viendra plus tard. Je veux voir leur réaction à ce morceau choisi sur la rencontre amoureuse, sans préparation. Puis j'aborderai des textes de rappeurs, pour ne pas les perdre. Primo Levi, ce sera pour plus tard. Je veux aussi leur faire écouter le dernier album de Jeanne Moreau reprenant des poèmes de Jean Genet. Je déborde d'idées. C'est ambitieux, mais il n'y a pas de raison de les priver de ces pépites. Je regrette de ne pas avoir le temps d'aborder le théâtre, en commençant par Molière. Tant pis pour la tragédie grecque. Peut-être l'année prochaine, si je continue. Mais ce ne sera peut-être pas compatible avec mes futures fonctions d'avocate...

Les amours contrariées de Manon et du chevalier des Grieux, c'est l'occasion de leur montrer l'actualité de ce roman. De contextualiser la déportation de condamnées et d'exclus de France en Amérique du Nord. Une émigration de peuplement. Pas un petit remplacement. La colonisation, l'esclavage, la violence légitime du pouvoir... Il me faudrait plus de trois modules de quarante-cinq minutes.

— Si on a le temps, la prochaine fois, on abordera des textes de François Villon et de Jean Genet, deux auteurs qui ont vraiment connu la prison. Ou des portraits de procureurs, au choix.

J'ai carte blanche. L'administration pénitentiaire n'interfère pas dans le contenu des cours. Dès lors qu'il s'agit de remise à niveau en français, le pavillon fait passer la marchandise.

Il me reste encore un peu de temps. Je décide de changer de méthode.

— Fermez les yeux. Mettez votre tête sur la table entre vos bras. On ne triche pas !...

Cela me rappelle les jeux de cache-cache, quand il fallait compter jusqu'à trente les yeux bandés, puis partir à la recherche d'un cousin dissimulé dans un bosquet dans le jardin de la maison de mes grands-parents.

— Je commence, après ce sera à votre tour.

Je compte sur ma voix pour capter leur attention.

— Maintenant, à vous. Qui veut commencer ?

Aucun n'ose se lancer.

— Bien. Je désigne un volontaire. Vous, Monsieur, dis-je en effleurant un bras.

C'est tombé sur lui. Aziz ne sait pas trop pourquoi, mais finalement, ça lui convient. Sa lecture est hachée. Depuis quand il n'avait plus lu à haute voix ? Il ânonne. Un vrai supplice.

— Très bien. On va arrêter là. Pour aujourd'hui, juste pour terminer, je voudrais encore, à partir de ce texte, vous parler des niveaux de langage. Quels mots peuvent être utilisés pour qualifier les sentiments de des Grieux pour Manon ?

— Il la kiffe grave !

— Voilà, c'est exactement ça. Comme vous le voyez, le langage évolue.

— Eh, Madame, des Grieux, le mec, d'après ce que vous nous dites, c'est pas un peu un délinquant ? Et sa copine, elle est pas un peu pute sur les bords ?

Un gardien cogne contre la porte avec son trousseau de clés. L'heure a tourné.

— Bonne question. C'était très bien. J'espère que cela vous a intéressé. On se revoit dans quinze jours.

Je suis contente que cela soit fini. J'ai assuré. Une fois franchi le sas de sortie, je me sens libérée. Je retrouve mon téléphone et je peux consulter mes messages. Je peux décider à nouveau d'aller où bon me semble, acheter des fringues, entrer ou pas dans un café... L'air du dehors est plus léger. Ça doit être ça, l'air libre. Cet Aziz avait l'air vif et intelligent. Qu'est-ce qu'il fiche en prison ? Je vais être en retard à l'école du barreau. Je dois soutenir mon mémoire de fin de stage. J'ai fait beaucoup de copier-coller des travaux présentés les années précédentes sur des sujets voisins, mais en matière de nullité substantielle ou relative de procédure pénale, on ne peut pas réinventer l'eau chaude chaque année. En janvier, ce sera ma prestation de serment d'avocate devant la Cour d'appel de Lyon. En rupture avec mes parents à Paris, mon grand-père, ancien bâtonnier de Villefranche-sur-Saône, m'a hébergée et prise en stage dans son cabinet d'avocat.

À la fin de mon intervention, pendant que j'attendais que le gardien vienne chercher ses « élèves » pour les reconduire en cellule, il m'a semblé avoir vu le beau gosse glisser un papier dans le livre que j'avais apporté. J'ai fait semblant de ne pas le voir mais lui a bien vu que j'avais surpris son manège. Nos regards se sont croisés. J'ai pourtant bien été mise en garde contre toute tentative de sortie de correspondance. Mais je n'ai pas osé intervenir.

N'y tenant plus, j'ouvre le livre quand je rejoins ma voiture sur le parking. Sur la page arrachée d'un magazine, dans la marge, écrit au crayon, un 06 suivi de trois mots griffonnés : « call me prof ». Il est gonflé. Il ne pense tout de même pas que je vais l'appeler. Elle savait qu'il y avait presque autant de portables en prison que dehors, sinon plus, mais quand même... On lui a bien dit et répété, lors de son habilitation d'intervenante bénévole, qu'il ne fallait jamais entretenir de relations privées avec des détenus rencontrés à l'occasion des activités en détention. Qu'il fallait cloisonner. Impérativement.

Mais ça, c'est la théorie. En fait, qu'est-ce qu'elle risque ? Autant par curiosité que par défi, elle décide de composer le numéro :

Je tombe sur la messagerie : « Bonjour. C'est Aziz. Je suis à Ibiza, mais vous pouvez me laisser un message. Je vous rappellerai dès mon retour de la plage. »

C'est bien sa voix. Avec son accent de caillera, il scande : « Des grilles, heu, wesh ! » Pour ma prochaine intervention, il faudrait que pense à des textes de rappeur, Booba, ou Sexion d'Assaut.

Je raccroche vite, sans laisser de message. Non sans enregistrer ce numéro dans mon répertoire sous le nom de « Des Grioux ». J'ai bien conscience de faire une connerie. Mais voilà... Il est craquant.

À peine cinq minutes plus tard, mon portable sonne. C'est « Des Grioux ». Prendre l'appel ?...Non, quand même pas. Pas cette fois. Mais pour quel motif est-il détenu ?